



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

44 | 2012

L'Italie du Risorgimento. Relectures

Femmes et Risorgimento : un bilan historiographique

Women and Risorgimento: a historiographic balance

Frauen und Risorgimento: eine historiographische Bilanz

Maria Pia Casalena

Traducteur : Marie-Amélie Bardinet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4239>

DOI : 10.4000/rh19.4239

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 115-125

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Maria Pia Casalena, « Femmes et Risorgimento : un bilan historiographique », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4239> ; DOI : 10.4000/rh19.4239

Tous droits réservés

MARIA PIA CASALENA

*Femmes et Risorgimento :
un bilan historiographique*

Cet article dresse un bilan historiographique de la participation des femmes au Risorgimento. Ce champ complexe de l'historiographie italienne impose de tenir compte du fait qu'au début du XXI^e siècle, l'adoption des méthodes issues des études culturelles anglo-saxonnes a imposé un élargissement important de l'horizon problématique. Ce « tournant linguistique » a entraîné une nouvelle approche des patrimoines symboliques et discursifs attachés à la figure féminine en tant qu'objet d'écriture et de représentation, et contribué à la mise en valeur de sources – *in primis*, les sources du for privé, à savoir mémoires et recueils de lettres – qui ont renouvelé notre compréhension de la participation des Italiennes au mouvement libéral-national. Ce renouvellement a permis de mieux connaître l'imaginaire qui a forgé les modes d'inclusion du féminin dans la construction de la communauté nationale. Ont ainsi été dégagées les idées structurant la place des femmes dans la société italienne « régénérée », ainsi que les constellations de mythes et de symboles qui ont préparé la codification de la « citoyenneté passive » dans ce pays. Bien au-delà de l'Unité se sont imposées des idées et des normes visant au maintien du lien entre nation et famille, dans une optique conservatrice. Des recherches importantes attachées aux écrits sur les femmes et par les femmes ont permis d'attester la mise en œuvre partielle de la « séparation des sphères », pilier de l'éthique bourgeoise au milieu du XIX^e siècle. Mais simultanément, une gamme importante de modes et d'espaces d'action nous a amené à revisiter – du point de vue qualitatif et quantitatif – la participation active des femmes au Risorgimento et à l'Unité italienne.

À l'origine de ce tournant il faut sans doute voir la parution, en l'an 2000, de l'essai consacré par Alberto Mario Banti aux discours, symboles et mythes sur la nation, extraordinairement répandus au début du XIX^e siècle et constitutifs d'un « canon du Risorgimento »¹. À rebours d'une tradition historiographique insistant sur les continuités entre le Risorgimento et la Révolution

* Traduit de l'italien par Marie-Amélie Bardinet

1. Alberto Mario Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000.

française – et présupposant une identité de vues, dans les deux pays, sur la conception de la nation –, Banti focalisait son discours sur une nation définie comme une communauté de descendance, donc une grande famille unie et cautionnée par la pureté du sang. Il attribuait ainsi aux femmes la responsabilité de garantir la perpétuation de la lignée par l'observation de coutumes austères visant à préserver leur intégrité. C'est pourquoi il insistait, dans son enquête sur l'imaginaire et le patrimoine d'idées européennes de l'époque², sur les thèmes de la chasteté, de la fidélité, de la modestie et de l'identification totale du féminin avec le maternel – et donc avec la sphère du privé. S'inspirant de ces approches, plusieurs travaux dont nous parlerons ci-après ont éclairé le processus disciplinaire imposé aux femmes avant et après l'Unité, en brossant un portrait assez précis de la femme idéale du Risorgimento et en expliquant les retards et les incertitudes des revendications féministes pendant la période post-unitaire.

Cependant, la sensibilité nouvelle aux écrits – privés et publics – a montré que cette représentation idéale pouvait s'accorder avec des incursions féminines nombreuses et diversifiées dans la sphère publique – y compris la guerre – et nous a permis de revisiter avec un regard neuf des thèmes traditionnels, tels que la sociabilité, l'instruction, la philanthropie ou le travail intellectuel.

*

LES ITALIENNES, OBJETS DU DISCOURS PUBLIC

La recherche sur les représentations du féminin est née, dans les dix dernières années, d'un intérêt renouvelé pour les liens entre le romantisme et la « nouvelle morale » née dans le monde occidental au cours du premier XIX^e siècle. Au-delà de la relecture et de l'approfondissement de l'œuvre de Rousseau, des études se sont portées sur la discipline des rôles de genre, appuyées notamment sur des témoignages artistiques. La manière dont la culture italienne a reçu et décliné les impératifs modernes du monde moral s'est ainsi dessinée, notamment à propos de l'institution familiale. Roberto Bizzocchi a ainsi apporté une contribution importante en examinant les vicissitudes des rôles familiaux et de genre – dans la réalité et dans les discours – au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, lorsque s'est affirmée la nouvelle vocation familiale et maternelle des Italiennes. La relecture du roman célèbre de Ugo Foscolo (*Ultime lettere di Jacopo Ortis*) s'est effectuée sous cet angle ; c'est dans cette optique qu'a été analysée la figure de Teresa Casati Confalonieri, qui ne fut pas seulement l'épouse dévouée d'un grand patriote, mais aussi une protagoniste de la mutation éthique et culturelle conduisant

2. Alberto Mario Banti, *L'onore della nazione. Identità sessuali e violenza nel nazionalismo europeo dal XVIII secolo alla grande guerra*, Torino, Einaudi, 2005.

à des responsabilités nouvelles pour les femmes, y compris dans le champ du privé³. Il ressort ainsi de ces approches que la participation des femmes a été réinterprétée comme un élément névralgique de la vie de la communauté nationale, mais aussi comme un motif de fierté ou de honte⁴ face aux nations les plus avancées de l'Europe.

Au début du Risorgimento les classes dirigeantes – mais aussi une partie des classes populaires – ont confié aux femmes la préservation de l'image d'une nation en rupture avec un certain relâchement éthique et physique, issu de la mauvaise administration espagnole et d'une morale catholique mal comprise. Elles devaient contribuer à façonner l'image d'une nation prête à se manifester comme une « communauté de héros ». La recherche historique a porté sur la réception de ces modèles, mettant en lumière des comportements exemplaires et des figures dont la vie tout entière a été consacrée à l'obéissance. La « nouvelle morale » a donc été un vecteur de participation des Italiennes à l'effort général pour soustraire la péninsule au mépris mal dissimulé voire déclaré des pays du nord. Elle a donc attribué au monde féminin une fonction résolument politique, consistant à rechercher l'excellence des mœurs et la perfection de la vie familiale. Nous retrouvons ici dans toute son influence, mais sous un éclairage nouveau, l'importance de la période française en tant que creuset de valeurs, de mythes et d'idées qui allaient se parfaire et s'enrichir au cours du XIX^e siècle. Pour les femmes aussi, le Risorgimento a commencé en 1796 et a connu un moment essentiel durant le Triennio « jacobin », lorsque plusieurs chartes constitutionnelles se référèrent explicitement aux vénérables mères de famille comme premières éducatrices aux valeurs de la patrie et de la citoyenneté.

Risorgimento et maternité : le lien apparaît avec force dans l'essai de Marina d'Amelia consacré à la genèse du phénomène du « mammismo » italien⁵. À travers les lettres envoyées et reçues par les premiers exilés, Amelia a mis en exergue l'obstination des patriotes à réformer les mœurs des Italiennes. Cet itinéraire l'a conduite à aborder les décennies les plus « chaudes » du Risorgimento pour situer précisément à cette époque la mutation radicale des rapports entre les mères et leurs enfants mâles. À l'instar de la mère de Mazzini et de celle des frères Cairoli, les « nouvelles mères » italiennes constituèrent les référents privilégiés d'hommes qui conçurent leur mission de patriotes dans le sens le plus romantique et spirituel du terme. De ce moment date le phénomène controversé du « mammismo » italien, mais également la participation patriotique d'un grand nombre de femmes, à la maison, tant à travers l'éducation de leurs enfants mâles, que la protection

3. Roberto Bizzocchi, « Una nuova morale per la donna e la famiglia », in Alberto Mario Banti, Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, p. 69-96. De Bizzocchi voir aussi *Cicisbei : morale privata e identità nazionale in Italia*, Roma-Bari, Laterza, 2008.

4. Sur la honte, cf. l'article de Silvana Patriarca dans la présente livraison.

5. Marina D'Amelia, *La mamma*, Bologna, il Mulino, 2005.

des exilés, la recherche d'argent et de renseignements. L'essai d'Amelia fait de la sphère domestique, dans ces années 1830 et 1840, un véritable laboratoire des valeurs civiles et politiques, où les mères se mirent à jouer un rôle souvent – mais pas toujours – refusé par les pères, qui préféraient s'identifier aux institutions des souverains légitimes. Fruit de la « nouvelle morale » affirmée depuis la période française, la maternité patriotique introduisit une rupture dans le rapport entre les mères et leurs fils, rapport qui jusque-là n'avait pas laissé de traces dans les sources. Il s'agit d'une vraie révolution dans les rapports familiaux, qui ne s'estompera pas, même pendant le processus de normalisation postérieur à 1860, et qui caractérisa avec force le monde démocratique, dans le sillage de l'expérience de l'Apôtre génois. Il faut noter que ce rapport, qui incitait des femmes à l'action et à la conscience politiques, n'a pas conduit – au moins à grande échelle – à des revendications pour le droit de vote des femmes, comme celles qu'on retrouve dans la *Déclaration* d'Olympe de Gouges ou dans le discours américain de la *Republican Motherhood*. Il s'agissait d'un mode de participation destiné à rester à la limite entre privé et public, et même sujet à des régressions qui au XX^e siècle conduisirent à l'équation entre « mammismo » et déficit de patriotisme chez les jeunes Italiens.

De même, la recherche d'Ilaria Porciani sur le lien entre nation et famille utilise ces réflexions sur les évolutions – dans les pratiques et dans les discours – du rôle maternel. À travers de nombreuses sources littéraires et iconographiques, Porciani montre le devenir du lien créé entre nation et famille pendant le Risorgimento et après l'Unité, parvenant à cette conclusion nette : « le lien entre famille et nation est celui de la pédagogie et de la discipline, un aspect certainement très important dans un pays en train de construire son identité nationale »⁶. Pour étudier comment le discours sur la famille est devenu central dans la rhétorique patriotique, il faut prendre en considération, ainsi que le fait Porciani, un vaste champ de références et une approche comparatiste. De cette manière, la spécificité du contexte italien apparaît, où s'approfondit pendant le Risorgimento le discours sur la famille et sur les rôles de genre, en reprenant d'une part les préceptes de la « nouvelle morale » du début du siècle et en insistant d'autre part sur la passivité et la discipline nécessaires des femmes. Les représentations littéraires et picturales des Vêpres siciliennes sont une source précieuse pour déceler ces asymétries de genre : l'attentat à la pureté féminine est la raison de la révolte, mais aussi d'une grande préoccupation pour l'avenir de la descendance italienne. On en arrive à la place de la famille dans la célèbre triade de Mazzini, qui voulait rendre compte de ce qu'allait être l'existence accomplie de la nation, et à la scène de 1848, où semble se réaliser l'union entre l'héroïsme masculin

6. Ilaria Porciani, « Disciplinary nazionale e modelli domestici nel lungo Ottocento: Germania e Italia a confronto », in Alberto Mario Banti, Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento, op. cit.*, p. 97-125, p. 101.

et l'engagement sincère quoique subordonné des femmes. Dans la grande mobilisation du « long *Quarantotto* » italien, les femmes ont pu paraître sur la scène publique au nom d'une « sainte croisade » bénie par le pape lui-même, qui, loin de mettre en discussion les rôles au sein de la famille, les transposait au contraire sur une scène plus vaste. Cet engagement subordonné des femmes est confirmé par un essai d'Angelica Zazzeri sur les journaux satiriques, qui a souligné combien l'image de la femme armée – certes présente, il suffit de penser au mois d'août à Bologne – était méprisée et ridiculisée par les patriotes : ils y voyaient le résultat regrettable d'un état de guerre qui avait brisé la vie pacifique des familles italiennes⁷.

LES FEMMES SUR LA SCÈNE DU RISORGIMENTO

L'approfondissement des représentations et des discours concernant la place du féminin dans la communauté nationale régénérée a permis aussi une réévaluation des formes concrètes d'engagement des femmes pendant les luttes du Risorgimento. La vieille figure de l'« héroïne », transmise par des catalogues et des ouvrages anciens⁸, a été remplacée par une reconstruction attentive aux modes d'action, à leurs temporalités et à leurs espaces, du privé au public, ainsi qu'à leurs limites. Le versant proprement politique a été plus particulièrement abordé par des travaux portant sur l'instruction, la philanthropie, les productions intellectuelles, la sociabilité et l'exil, lieux d'affirmation du sentiment d'appartenance à l'Italie du Risorgimento.

L'édition de sources par Simonetta Soldani en 2002⁹ a permis d'aborder la question de la philanthropie à dimension patriotique. Cette période contemporaine du « printemps des peuples » vit apparaître un engagement valorisant à la fois les potentialités du *maternage* et celles de la citoyenneté : dans cette conjoncture très difficile prit corps une nouvelle sororité entre les Italiennes appelées d'un bout à l'autre de la péninsule à aider et secourir les soldats combattant contre l'Autriche. Les études récentes ont démontré que la correspondance entre les femmes « engagées » n'était pas une nouveauté absolue dans le paysage national ; l'année 1848 a vu cependant s'institutionnaliser cette correspondance, sous la forme notamment de comités spécifiques fondés par des femmes dans un très grand nombre de villes. Cette mobilisation mit l'accent sur les impératifs de soin et d'assistance, typiques du discours

7. Angelica Zazzeri, « Donne in armi : immagini e rappresentazioni nell'Italia del 1848-49 », *Genesis*, V (2006), 2, p. 165-188.

8. Les références les plus importantes pour qui voulait étudier la participation féminine au Risorgimento étaient des ouvrages tels que : Michele Rosi [dir.], *Dizionario del Risorgimento nazionale : dalle origini a Roma capitale*, Milano, Vallardi, 1930-1937 ; Francesco Orestano, *Eroine, ispiratrici e donne di eccezione*, Milano, Istituto editoriale italiano, 1940.

9. Simonetta Soldani, « Italiane ! Appartenenza nazionale e cittadinanza negli scritti di donne dell'Ottocento », *Genesis*, I (2002), 1, p. 85-124 ; Simonetta Soldani, « Il Risorgimento delle donne », in Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento... op. cit.*, p. 183-224.

sur la maternité moderne. D'autres formes de solidarité firent leur apparition sans cependant déterminer de revendications strictement politiques. Il est vrai que l'identification avec la cause nationale, qui avait trouvé dans la bénédiction de Pie IX un formidable facteur d'agrégation, entra rapidement en crise. Soldani, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire du « printemps des peuples »¹⁰, a montré que la participation massive et tolérée de l'année 1848 avait été remplacée en 1849 par un engagement plus dispersé et individuel, souvent accusé d'inacceptable « irrégularité »¹¹.

L'année 1848 – ainsi que l'année 1860 – revient dans les pages que Gian Luca Fruci a consacrées à la mobilisation féminine au cours des plébiscites. Cette participation, visible en quantité et en qualité, a contribué à l'adhésion aux mots d'ordre de l'unification. Il s'agit d'une reconstruction précieuse pour saisir le degré de politisation atteint par nombre d'Italiennes qui, en 1860, ont adressé au nouveau souverain national des pétitions éloquentes, réaffirmant leur appartenance consciente au nouvel État. À l'occasion des plébiscites, la participation féminine aux luttes du Risorgimento a trouvé d'une certaine manière sa sublimation, synthèse efficace de l'engagement déployé tant dans la sphère publique que dans des zones intermédiaires entre public et privé.

L'historiographie récente a donc mis en valeur des formes collectives d'engagement, rompant avec l'ancienne célébration de la geste individuelle d'héroïnes isolées, dont les motivations profondes demeuraient obscures. Cette relecture des sources – notamment épistolaires – a également modifié le genre de l'écriture biographique, ainsi que le montrent les travaux consacrés à des figures centrales comme celles de Cristina Trivulzio di Belgiojoso et Bianca Milesi Mojon. Leurs parcours complexes ont été reconstruits, rendant justice à un engagement patriotique producteur de choix de vie déterminants¹². Ces figures ont été placées au centre d'un univers patriotique certes divers, mais qui a toujours placé le travail intellectuel au cœur du militantisme national. Il ne s'agit plus d'« héroïnes » aux conduites irrégulières mais d'intellectuelles et de femmes politiques authentiques, au cœur de réseaux nés le plus souvent dans le contexte de l'exil. Trivulzio et Milesi ont ainsi suscité des travaux qui ont contribué à éclairer à la fois l'histoire publique des Italiennes avant l'affirmation du féminisme mais aussi celle des intellectuelles au cours du « long XIX^e siècle » italien.

10. Simonetta Soldani, « Donne della nazione. Presenze femminili nell'Italia del Quarantotto », *Passato e presente*, 46 (1999), p. 75-102.

11. Sur les femmes dans la République romaine, cf. Rosanna De Longis, « Tra sfera pubblica e difesa dell'onore : Donne nella Roma del 1849 », *Roma moderna e contemporanea*, IX (2001), 1-3, p. 263-284.

12. Maria Chiara Fugazza, Karoline Rörig [dir.], *La prima donna d'Italia: Cristina Trivulzio di Belgiojoso tra politica e giornalismo*, Milano, Angeli, 2010; Ginevra Conti Odorisio, Christina Giorgelli, Giuseppe Monsagrati [dir.], *Cristina di Belgiojoso : politica e cultura nell'Europa dell'Ottocento*, Casoria, Loffredo, 2011; Arianna Arisi Rota, « Bianca Milesi Mojon », *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia italiana, 2010, volume 74, *ad vocem*.

Cette histoire a bénéficié pendant la dernière décennie d'une importante quantité d'études et d'un intérêt renouvelé, au point que les écrits féminins ont été pris en compte aussi dans les reconstructions du binôme « Femmes et Risorgimento », qui n'étaient pas spécialement consacrées à la production intellectuelle. Les écrits privés comme les écrits publiés ont été considérés comme des textes susceptibles de lectures nouvelles, riches de mots clé de l'engagement féminin, et qui avaient rarement attiré l'attention de l'historiographie.

Des colloques importants ont été consacrés aux écrits du for privé, dont la publication a grandement contribué à orienter les recherches les plus récentes. À Milan s'est ainsi tenu un colloque très riche sur les correspondances privées de femmes et d'hommes, qui se sont révélées être des sources d'une valeur inestimable pour les recherches sur la vie domestique et politique des familles et des communautés¹³. À Naples, on a mis l'accent sur la valeur patriotique des correspondances féminines du XIX^e siècle¹⁴. Les femmes du Risorgimento, à l'écriture prolifique, rendaient compte dans leur correspondance de l'imbrication entre leurs expériences familiales et les faits qui rythmaient la lente libération de la péninsule. Famille, enfants, lectures se partageaient l'espace d'écriture avec des références – empreintes d'affliction – aux affaires publiques et politiques de la nation, souvent vécues à travers la participation directe des hommes de la maison. Les correspondances ont mis en lumière un patrimoine de valeurs profondément assimilées et réélaborées par les femmes appartenant aux élites. Pour cette raison, la recherche dans les fonds épistolaires a été également utile à tous ceux qui travaillaient principalement sur les écrits publics des femmes.

De même, la production historiographique, objet de recherches en plein essor depuis les années 1990, ne peut être abordée sans tenir compte de la participation spécifique des femmes. Des études novatrices ont montré comment nombre d'Italiennes, en publiant des histoires du Risorgimento, ont pu indirectement participer au débat politique tout en mettant en exergue la contribution des membres de leurs familles à cette histoire¹⁵. Le couple Nation/Famille s'est ainsi déplacé du plan des représentations à celui des pratiques. De même, des recherches de grande envergure ont montré que les Italiennes ont continué au XX^e siècle à privilégier l'histoire des batailles nationales, envisagées sous une forme de plus en plus scientifique et de moins en moins subjective, tout au moins tant que l'histoire du Risorgimento ne

13. Maria Luisa Betri, Daniela Maldini Chiarito [dir.], *Dolce dono graditissimo. La lettera privata dal Settecento al Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2000.

14. Laura Guidi [dir.], *Scritture femminili e storia (sec. XIX-XX)*, Napoli, Clío Press, 2004.

15. Ilaria Porciani, « Les historiennes et le Risorgimento », *Mélanges de l'École française de Rome*, 112, 2000, 1, p. 317-357 ; Cecilia Vignuzzi, « La storia come missione familiare : la vita e il racconto di Carolina Bonafede », in Ilaria Porciani [dir.], *Famiglia e nazione nel lungo Ottocento italiano. Modelli, strategie, reti di relazioni*, Roma, Viella, 2006, p. 161-187.

s'est pas institutionnalisée au point de pénaliser, à l'époque fasciste, la contribution propre aux femmes¹⁶.

Des recherches importantes ont aussi été menées sur le journalisme, et la manière dont nombre de femmes se sont mesurées avec l'écriture destinée à la presse, dirigeant parfois au premier chef de véritables entreprises culturelles. Le fruit le plus important de cette reconnaissance de l'engagement intellectuel – mais aussi patriotique – des femmes est la grande recherche systématique effectuée sur l'espace toscan¹⁷. Le cent cinquantième anniversaire de l'Unité a été l'occasion d'une recherche nouvelle et ample sur les femmes poètes, considérées comme le fer de lance de l'engagement intellectuel et patriotique des Italiennes. Elle a mis en évidence encore une fois comment le Risorgimento a pu alimenter l'écriture féminine sur des thèmes très forts, interprétés à la lumière de subjectivités différentes et offerts, avec des finalités éducatives explicites, à un public qui se voulait large et indifférencié¹⁸.

La recherche sur ces divers types d'écriture se devait de prendre en compte un corpus de connaissances – déjà en partie acquis – sur l'instruction des femmes. Thème intimement lié au Risorgimento, car le débat sur l'éducation des femmes a été un objet essentiel au cours des décennies centrales du XIX^e siècle, il a permis d'éclairer les choix qui en 1859 ont déterminé les parcours de formation des Italiennes en instituant un système séparé, rétif aux ambitions intellectuelles et professionnelles des femmes. La loi Casati de 1859, qui prévoyait une instruction élémentaire différenciée pour les garçons et les filles, et attribuait à ces dernières comme unique école supérieure l'école normale destinée à former les institutrices, trouvait sa source dans les discours contemporains du premier XIX^e siècle. Les pédagogues les plus importants avaient alors jugé nécessaire de différencier l'éducation de l'instruction, considérant que la première était une exigence prioritaire dans la formation des jeunes Italiennes. Mais la recherche a mis en lumière des parcours et des initiatives qui n'avaient pas été prévus par les pédagogues du Risorgimento : les femmes ont parfois pris l'initiative en tant que fondatrices et directrices d'instituts spécialisés d'instruction. Des femmes se sont affirmées en tant qu'institutrices bien au-delà des prévisions des élites dirigeantes ; des femmes ont accédé, dès les années 1880, aux lycées publics, après qu'en 1875 le règlement Bonghi les eut admises à suivre des enseignements universitaires¹⁹.

Dans l'Italie issue du Risorgimento, les Italiennes ont ainsi entamé une série de parcours de formation qui parfois – surtout pour les enseignantes

16. Maria Pia Casalena, *Scritti storici di donne italiane. Bibliografia 1800-1945*, Firenze, Olschki, 2003.

17. Silvia Franchini, Monica Pacini, Simonetta Soldani [dir.], *Giornali di donne in Toscana : un catalogo, molte storie (1770-1945)*, Firenze, Olschki, 2007.

18. Maria Teresa Mori, *Figlie d'Italia : poetesse patriote nel Risorgimento (1821-1861)*, Roma, Carocci, 2011.

19. Simonetta Soldani [dir.], *L'educazione delle donne. Scuole femminili e modelli di vita nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 1989 ; Rosanna Basso, *Donne in provincia : percorsi di emancipazione attraverso la scuola nel Salento tra Otto e Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2000.

– redoublaient une activité d'écriture de l'histoire nationale ou d'éducation civique à destination des générations nouvelles. Des femmes devinrent ainsi les tutrices de la mémoire du Risorgimento, même si elles furent nettement moins encouragées que leurs homologues masculins à parler en public, à l'occasion des fêtes publiques ou des anniversaires²⁰.

Ce sont encore les écrits, surtout privés, qui ont permis d'éclairer la sociabilité féminine du XIX^e siècle. Les lettres ont montré que les salons, lieux privilégiés de la présence féminine, étaient beaucoup plus que des occasions éphémères de rencontre et de conversation. Il y était certes question, comme on sait, de littérature et d'art, mais on y faisait aussi de la politique. Et la femme était la reine absolue de ces salons, ce qui invite à réfléchir aux dimensions nouvelles de son engagement – que les documents individuels peuvent permettre de cerner dans toute sa portée. L'historiographie italienne a abordé la question des salons tant par d'amples recherches collectives que par des monographies appuyées sur de riches sources primaires²¹. Des expériences de femmes ayant vécu dans toute son intensité la période du Risorgimento ont paru au grand jour : ces femmes ont souvent agi à la première personne dans le champ politique et intellectuel par la promotion d'actions de *maternage* en faveur de jeunes débutants et d'étrangers. Le salon d'Emilia Peruzzi, épouse de l'homme politique Ubaldino, s'est singularisé par l'activité sous tous azimuts de la maîtresse de maison dans le cadre du mouvement modéré pré et post-unitaire. Mais d'autres salons ont aussi mérité notre attention : très intéressants sont ceux tenus par des femmes étrangères, parfois intéressées aux faits du Risorgimento au travers de l'expérience d'amis, et qui ont contribué à diffuser dans la péninsule des valeurs culturelles spécifiques et des thèses sociales et politiques nouvelles²².

Ces dernières années, le thème de l'exil a attiré l'attention des historiens du Risorgimento grâce à plusieurs travaux qui ont, sous des angles différents, contribué à reconstruire les réseaux et l'action des exilés jusqu'à 1860²³. Des études avaient déjà identifié le monde de l'exil italien comme une occasion d'action multiforme pour les femmes. Une vue d'ensemble nous en a été donnée par Laura Guidi²⁴. Elle a mis en lumière un partage sexué où

20. Ilaria Porciani, *La festa della nazione. Rappresentazione della monarchia e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologna, il Mulino, 1997.

21. Maria Teresa Mori, *Salotti. La sociabilità delle élite nell'Italia dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2000; Maria Luisa Betri, Elena Brambilla [dir.], *Salotti e ruolo femminile in Italia : tra fine Seicento e primo Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2004.

22. Daniela Luigia Caglioti, « Extraterritorialità, liberalismo e filantropia : i salotti delle straniere a Napoli nell'800 » in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla [dir.], *Salotti e ruolo femminile in Italia*, Venezia, Marsilio, 2004, p. 365-380; Maria Chiara Mocali, Claudia Vitale [dir.], *Cultura tedesca a Firenze. Scrittrici e artiste tra Otto e Novecento*, Firenze, Le Lettere, 2005.

23. Maurizio Isabella, *Risorgimento in exile : Italian émigrés and the liberal International in the post-Napoleonic era*, Oxford, Oxford University Press, 2009; Agostino Bistarelli, *Gli esuli del Risorgimento*, Bologna, il Mulino, 2011.

24. Laura Guidi, « Donne e uomini del Sud sulle vie dell'esilio », in Alberto Mario Banti, Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento...*, op. cit., p. 225-252.

les familles, loin de se désagréger à cause des mésaventures encourues par les patriotes, se recomposaient symboliquement en accordant aux femmes des charges importantes, comme la tutelle du patrimoine et des enfants. Un ensemble de réseaux a permis aux femmes de rencontrer d'autres cultures politiques et de suivre de près les vicissitudes internationales, accroissant leurs désillusions au lendemain de l'annexion de l'Italie du sud et de la lente mais irréversible apparition de la « question méridionale ».

Angela Russo a consacré en 2006 une monographie à une famille en exil, celle de Giuseppe Ricciardi²⁵. En utilisant notamment des recueils de lettres échangées entre le patriote napolitain et ses deux sœurs, Russo a montré comment les femmes restées à la maison après la tempête du « long *Quarantotto* » se sont senties appelées à effectuer des nombreuses tâches et à garantir par leur présence même le maintien des liens familiaux. Au centre du volume campe une figure controversée, celle d'Elisabetta Ricciardi qui, sans partager les valeurs du mouvement libéral-national, a préservé par ses supplications le patrimoine de son frère et a participé par ses lettres à la vie de la famille de Giuseppe, jusqu'à intervenir sur le thème très délicat – d'autant plus dans le cadre d'un exil – de la formation de ses jeunes nièces.

*

L'affirmation de l'approche culturaliste a contribué à nourrir les débats historiographiques en Italie, posant de nouvelles questions et soulignant les apports et faiblesses de ce qui a été défini comme la « nouvelle histoire du Risorgimento ». La recherche sur les textes et les représentations – en particulier la nouvelle approche des témoignages épistolaires – a marqué d'une manière indélébile l'historiographie des femmes et du genre en Italie. Plusieurs thèses de doctorat, parfois publiées, ont été consacrées à des figures de femmes du Risorgimento, en utilisant les archives privées et les interrogations proposées par l'approche culturaliste²⁶. L'étude des représentations du féminin au milieu du XIX^e siècle, parfois inscrite dans une temporalité plus longue à propos des allégories et des images du discours national, a connu des progrès incessants²⁷. En somme, c'est un chantier encore ouvert que celui du couple « Femmes et Risorgimento », où des historiens confirmés et des jeunes chercheurs continuent d'apporter des éléments nouveaux et précieux. Concernant la méthodologie de la recherche, l'étude des sources épistolaires et, en contrepoint, des écritures publiques – à l'échelle individuelle ou régionale – donne une vision plus percutante des femmes « engagées » dans le processus

25. Angela Russo, *Nel desiderio delle tue care nuove. Scritture private e relazioni di genere nell'Ottocento risorgimentale*, Milano, Franco Angeli, 2006.

26. Cf. notamment Alessandra D'Alessandro, *Vivere e rappresentare il Risorgimento : storia di Angelica Palli Bartolommei, scrittrice e patriota dell'Ottocento*, Roma, Carocci, 2011.

27. Nicoletta Bazzano, *Donna Italia : Storia di un'allegoria dall'antichità ai giorni nostri*, Vicenza, Colla editore, 2011.

de construction de l'État national. On a assisté, cette dernière décennie, à un élargissement quantitatif et qualitatif remarquable, concernant la portée et les modalités de l'engagement public et politique, mais aussi la correspondance entre les modèles « officiels » et les stratégies concrètes d'adaptation aux normes sociales.

Nous pouvons espérer, dans les prochaines années, d'autres renouvellements, prenant en compte la catégorie de « génération » dans les études sur le Risorgimento. En systématisant l'utilisation de cette catégorie, spécifiée en termes sociologiques, intellectuels et politiques, il sera peut-être possible d'échafauder des reconstructions d'ensemble, et d'éclairer ainsi le rapport entre le Risorgimento et l'apparition d'un féminisme politique moderne dans la péninsule au tournant du siècle.

*Maria Pia Casalena est allocataire de recherches
à l'Université de Bologne*